



HAL
open science

Cinquante nuances de blanc. La consolation de la philosophie dans les odes d'Horace

Myriam Kissel

► **To cite this version:**

Myriam Kissel. Cinquante nuances de blanc. La consolation de la philosophie dans les odes d'Horace. Journée de l'Antiquité et des Temps Anciens 2016-2017, Facultés des Lettres et des Sciences Humaines, Apr 2016, Saint-Denis, La Réunion. pp.167–176. hal-01909312

HAL Id: hal-01909312

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01909312>

Submitted on 31 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cinquante nuances de blanc. La consolation de la philosophie dans les odes d'Horace

MYRIAM KISSEL
PRAG DOCTEURE
FLSH, UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

Étudier les couleurs dans l'Antiquité n'est peut-être pas aussi facile que la banalité du sujet pourrait le laisser croire. Certes, il y a un bon nombre d'années, maintenant, que le polychromisme des statues et monuments grecs et romains a été révélé et démontré par les techniques modernes¹. Il existe donc un vif contraste entre le bariolage vif et la marmoréenne pâleur dans laquelle ces *vestigia* se montrent à nous, mais aussi avec la relative modestie, voire monotonie, des couleurs de la vie quotidienne romaine.

Pline l'Ancien (23 ou 24-79), dans le Livre XXXV, intitulé La Peinture, de l'*Histoire naturelle*, classe les couleurs à partir de leur matériau d'origine : terres, minerais, pierres². Le naturaliste termine cette partie de ce Livre (paragraphe XII à XXXI) par la phrase :

« Quand on considère un si grand nombre de couleurs et leur si large éventail, on se prend à admirer les temps anciens »
Qua contemplatione tot colorum tanta varietate subit antiquitatem mirari.

Le grand spécialiste français des couleurs, Michel Pastoureau (1947-), écrit :

« [...] contrairement à ce que l'on croit généralement, la plupart des sociétés se sont appuyées sur une palette restreinte. Pendant longtemps, dans de nombreuses cultures, trois couleurs ont compté plus que toutes les autres, du moins sur les plans idéologique et symbolique : le blanc, le rouge et le noir ; c'est-à-dire le blanc et ses deux contraires »³.

¹ Voir l'article d'A. Grand-Clément mentionné dans la bibliographie.

² Dans le texte latin, ce qui est traduit par « substance » est en fait un pronom neutre, *quod*.

³ *Le petit livre des couleurs de notre temps*. Paris : Éditions du Panama/Essai, 2005, p. 241. Il établit l'étymologie du mot latin *color* comme venant du verbe *celare*, cacher, envelopper, dissimuler, et l'étymologie du grec *χρῶμα* de *χρῶς*, peau, enveloppe corporelle. *Les couleurs de nos souvenirs*, p. 241.

Les couleurs dans la poésie latine ont fait l'objet d'une thèse soutenue par Michel Brouillard en 2012⁴, *Les couleurs dans la poésie latine au premier siècle avant Jésus-Christ*, à savoir Lucrèce, Catulle, Horace, Virgile, Tibulle, Propertius et Ovide. Il justifie son sujet par plusieurs arguments : étudier un corpus qui avait été jusque là artificiellement, selon lui, découpé, dresser un tableau exhaustif des couleurs, établir une synthèse de la nature et des fonctions de chaque couleur dans la poésie de cette époque, considérée comme un ensemble au-delà de la diversité des poètes et des genres.

Le blanc a été retenu pour notre étude pour trois raisons : sa présence constante dans les *Odes*, sa richesse descriptive et sa signification morale et philosophique. Les trois Livres des *Odes*, *Odarum seu carminum Libri*, ont été composés par Horace (63-8) de 32 à 13 ; le quatrième et dernier Livre aurait été écrit sur l'instance d'Octave-Auguste.



Ill. 1 – Horace

LES MOTS ET LES CHOSES

Certains éléments de couleur blanche ne sont pas mentionnés pour leur couleur en elle-même. La lune : *imminente luna*, « quand la lune est haute »⁵, « sous la lune surplombante » (I, IV, v. 5), éclaire les figures féminines anonymes de la nature, Nymphes et Grâces, attachées à Vénus de Cythère (*Cytherea Venus*) lors de pratiques nocturnes. *Nascente luna*, « la lune naissante » (III, XXIII, v. 2) constitue une périphrase pour Diane et correspond à un moment du calendrier. La lune figure aussi l'émergence d'une gloire politique : *fama Marcelli, velut [...] luna*, « la gloire de Marcellus comme la/une lune » (I, XII, v. 46-47).

L'ivoire est à la fois une matière et une teinte. Il est mentionné deux fois dans les *Odes*. Il fait partie des dons précieux, en parallèle avec l'or, qu'Apollon

⁴ Voir la bibliographie.

⁵ Toutes les traductions sont de l'auteur de l'article.

ne réclamerait pas du poète (*vates*) : *non aureum non ebur Indicum* (I, XXXI, v. 2 et 6). Cette association revient au Livre II comme signe d'ostentation dans le cadre social : *non ebur neque aureum mea renidet in domo lacunar*, « ni l'ivoire ni un plafond doré ne brille chez moi » (XVIII, v. 1). Dans un autre poème, une jeune fille, une prostituée, possède une lyre d'ivoire, *eburna [...] lyra* (II, XI, v. 22). Sans doute aussi dans les *realia* de la vie quotidienne la blancheur apparaissait-elle à l'évocation du marbre de Synnade, en Phrygie : il était blanc tacheté de pourpre (II, I, v. 41), et à celle de la laine, réputée pour sa solidité et sa blancheur, des moutons de Gaule Cisalpine, *pinguia [...] vellera*, « les grasses toisons » (III, XVI, v. 35-36).

En latin deux adjectifs, *candidus* et *albus*, étaient étroitement liés aux réalités de la vie politique (I, 1, v. 7-8).

Ces deux adjectifs sont très présents dans les *Odes*. Cependant la signification politique de la couleur blanche est absente des *Odes*. Alors qu'il étudiait à Athènes, Horace a dû s'engager aux côtés des républicains assassins de César, et il s'est retrouvé tribun militaire à la tête d'une légion lors de la bataille décisive de Philippes, en octobre 42. Plus tard la mort prématurée de Virgile (en 19 avant n. e.) l'a contraint à accepter d'écrire le *Carmen saeculare* commandé par Auguste pour l'année 17. Mais personnellement Horace n'a que méfiance et même répugnance à l'égard de la politique⁶. Au tout début du recueil, c'est un des modèles de vie qu'il rejette dans cette énumération de vies (*βίαι*) sur le modèle grec, notamment Pindare (518-446) et Bacchylide (510 ?-450 ?). Au-delà de l'imitation des maîtres grecs, ce rejet correspond à une prise de position épicurienne :

[...] *si mobilium turba Quiritium
certat tergeminis tollere honoribus*

« Si la foule inconstante des Quirites lutte pour l'élever jusqu'aux ultimes honneurs » (I, 1, v. 7-8).

Le *Dictionnaire* Ross-Wharton liste *candeo* (verbe), *candidatus* (substantif masculin et adjectif), *candor* (substantif), *candela* et *candelabrum* (objets)⁷. Les matériaux, supports, nuances et usages sont décrits par Pline l'Ancien. C'est le blanc lumineux du maquillage des visages féminins : *anulare [...] candidum [...] quo muliebres picturae illuminantur [...] e creta* « le blanc annulaire par lequel les visages féminins sont éclairés à partir de craie » (§ XXX), *usus ad mulierum maxime cutem* « l'usage est surtout pour la peau des femmes » (§ LVI). Ce sont des étoffes, des tissus blancs : *candidis vestibus, candida vella* (§ XLII, LVII). Le matériau d'origine est la craie, *creta* (§ XIX, XXXI, LVII) et la cêruse, *cerussa*

⁶ Sur Horace et la politique voir l'analyse de l'*Épode* XIII par P. Grimal, *Horace*. Paris : Éditions du Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1958, p. 173-174.

⁷ Ernout et Thomas indiquent comme racine le sanskrit *cand-shine*.

(§ XIX), *cretula*, enduit à base de craie (§ XXXI). Mais ces artifices⁸ ne concernent pas les jeunes filles évoquées par Horace dans les *Odes* : leur blancheur ne doit rien qu'à la jeunesse. La craie n'est mentionnée qu'une fois, pour rappeler une pratique d'origine thrace censée porter bonheur : le caillou blanc est remplacé par une « marque à la craie », *cressa [...] nota* (I, XXXVI, v. 10).



Ill. 2

Candidus est un blanc brillant, et il s'avère parfois proche de l'adjectif *nitidus* : brillant, resplendissant. Dans l'évocation d'un modeste banquet, la brillance est provoquée par une matière végétale liquide, une huile dont on s'oingt la tête et les cheveux, *nitidum caput* (I, IV, v. 9).

Albus, du grec *ἀλφός*, est un blanc mat. Le *Dictionnaire* Ernout-Thomas liste sur la même racine : *albus* (adjectif de la première classe), *albeo* (verbe), *albescio* (fréquentatif), *albidus* (adjectif suffixé) et *albitudo* (substantif abstrait rare). Anthony Rich, dans son impressionnant *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques*, écrit à l'article « album » : « (λευκωμα) Espace ou place couverte de plâtre blanc sur les murs d'un édifice ; on y écrivait des annonces ou des avis au public. De là on a étendu ce nom à toute espèce de tablette blanche portant une inscription, comme la liste des sénateurs, les édits du préfet [...] »⁹. Outre l'adjectif, Horace utilise deux dérivés : *albicare* le verbe et *albescens* le participe présent.

⁸ Cruellement brocardés par Juvénal (60-130) dans la *Satire* VI.

⁹ P. 19-20.

Les contextes sont variés. Horace emploie une fois cet adjectif pour qualifier un arbre : *alba* [...] *populus*, « un peuplier blanc » (II, III, v. 9). Il évoque l'Albunée, grotte située dans un bois sacré près de Tibur, et d'où sortait une vapeur blanchâtre (I, VII, v. 12).

Le blanc comme symbole de la pureté morale rejoint la question de l'anthropomorphisation des divinités. Les allégories sont relativement plus rares dans l'imaginaire religieux grec. Dans *Les Travaux et les jours* Hésiode, à la fin du passage appelé *a posteriori* « le mythe des races », évoque « [...] cachant leurs beaux corps sous des voiles blancs (*λευκοῖσιν φάρεσσι*), Conscience et Respect [...] » (v. 198-200). Dans la pensée romaine, les allégories sont nombreuses : Fortuna, Victrix, Fides, Virtus. Horace évoque « la rare Fidélité, voilée d'une étoffe blanche ... » *albo rara Fides* [...] *velata panno* (I, XXXV, v. 21-22).

À cette thématique se rattache le choix de la couleur de la victime selon la catégorie de la divinité : céleste ou chthonienne. À cette dernière est immolé un animal noir, à la divinité d'en-haut un animal intégralement blanc : *album Libero caprum*, « un bouc blanc à Liber » (Bacchus) (III, VIII, v. 6-7)¹⁰. Un veau, *vitulus*, qualifié de *niveus*, sera sacrifié à ses vœux (IV, II, v. 54 et 64).

LA VIEILLESSE EST UN NAUFRAGE...

La relation étroite entre la figure de la jeune fille et la blancheur constitue un *topos* de la littérature. Elle exprime, plus encore qu'un choix esthétique, une catégorisation et une classification sociales. En effet avoir la peau, le teint blancs peut être un marqueur social. Le teint rosé est également le symbole de la jeunesse. Littérairement ce *topos* a sa source chez Homère. Dans l'*Odyssée*, Nausicaa, fille de roi, est qualifiée d'« aux beaux bras blancs » *Ναυσικάα λευκώλενος* (VI, v. 101) ; cet épithète homérique est employé systématiquement dans l'*Iliade* pour Héra (I, V. 55, 208, 595) et pour Andromaque (VI, v. 371 et 377). Horace s'est souvenu du conflit qui oppose Agamemnon et Achille pour la possession de Briseïs, concubine d'Achille, quand il conseille à un ami de ne pas avoir honte de son amour pour une esclave domestique, *ancilla* :

*Ne sit ancillae tibi amor pudori,
Xanthia Phocœu : prius insolentem
Serva Briseïs niveo colore
Movit Achillem.*

« N'aie pas honte de ton amour pour une servante, Xanthia de Phocide : auparavant l'esclave Briseïs a touché l'arrogant Achille par son teint de neige » (II, IV, §1).

¹⁰ Édition Belles-Lettres, p. 197, note 66.

Parallèlement aux peintures assez conventionnelles de jeunes filles – ainsi, dans l’*Ode V* du Livre II, une métaphore filée conduit-elle de la génisse à la jeune fille mutine, Chloris « à la blanche épaule », *albo sic umero* (II, V, v. 18) – il arrive à Horace de se déchaîner cruellement dans l’évocation des femmes âgées (*Ode IV*, XIII et *Épode VIII*) : c’est qu’il y a l’obsession du temps qui passe, de l’âge qui avance, *aetas* (II, IV, v. 23). Les stigmates de la vieillesse ne sont pas pour Horace – qui était un petit gros dont les amis se moquaient gentiment – le visage mais les cheveux blancs. Les deux termes spécifiques sont le substantif féminin *canities* et l’adjectif *canus*. Cet adjectif s’applique indifféremment au duvet d’une plante, au poil d’un animal¹¹, aux cheveux et à la barbe d’un homme¹². Dans une *Ode* adressée à Quinctius Herpinus, Horace fait allusion aux biens nécessaires tels que définis par Épicure dans la *Lettre à Ménécée* (§ 128) : *poscentis aevi pauca*, « d’un âge réclamant peu de choses » (II, XI, v. 5). Dans le deuxième quatrain, l’opposition entre la jeunesse et l’élégance naturelle *levis iuventas et decor*, et la vieillesse est syntaxiquement figurée par le positionnement en première place du verbe *fugit* (un verbe qu’affectionne Horace dans ce contexte) et l’ablatif absolu *arida pellente lascivos amores canitie*, « la vieillesse desséchée chassant les amours sensuels » avec la disjonction entre les deux qualificatifs (*arida* est en contre-rejet) du nom et ce dernier ; l’ensemble est relié par les subtils échos des assonances et allitérations en nasales, en –e- et en –a-. L’adjectif *canus* apparaît au quatrième quatrain : *canos [...] capillos* ; il traduit une connotation triviale par rapport à l’esthétisme grec porté au dernier vers par le mot *comas* (emprunté au grec *κόμη*) dans l’évocation d’une Laconienne « ayant ramené et attaché sa chevelure dans un nœud bien pris ».

Canus et *canities* ont pour antonyme le participe présent *virens*, *virentis* verdoyant, au sens propre pour les plantes, au sens figuré pour l’être humain (I, IX, v. 17-18, IV, XIII, v. 6)¹³.

*Donec virenti canities abest
Morosa.*

« Tant que la triste vieillesse se tient loin de la jeunesse ». La proximité entre participe et substantif avec l’adjectif *morosa* en rejet dans l’ensemble d’une proposition subordonnée temporelle (introduite par *donec*) exprime l’irréversibilité, le caractère inéluctable du temps et de la souffrance qu’il induit.

¹¹ *Canus lupus*, « loup au poil gris », Ovide, *Les Métamorphoses*, VI, v. 527.

¹² *Canitiemque sibi et longos promiserat annos*, Virgile, *Énéide*, X, v. 549.

¹³ L’ambivalence est la même en français. Consulter « vert » sur www.cnrtl.fr.

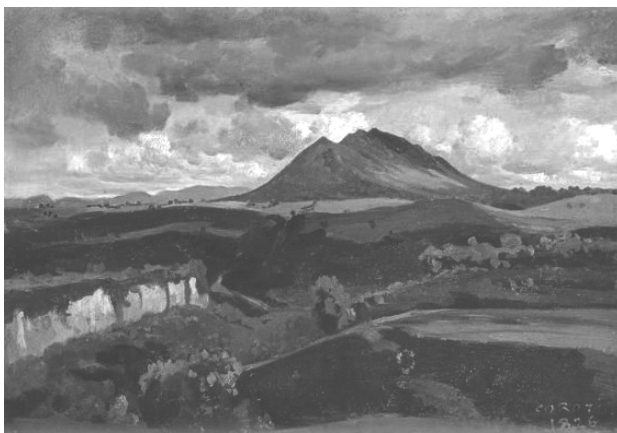
SI TU POSSÈDES UNE BIBLIOTHÈQUE ET UN JARDIN, TU AS TOUT CE QU'IL TE FAUT¹⁴

J.-F. Géraud avait consacré une étude à cette thématique. Sur ce point Horace est bien romain, mais il se démarque de ce goût commun. Son protecteur et ami Mécène (entre 74 et 64-8), auquel sont dédiées deux *Odes* (I, I et II, XVII), était appelé par le poète *meae* [...] *partem animae*, « moitié de mon âme » (II, XVII, v. 5) ; l'Étrusque a offert au poète, au cours de l'année 31, un petit – très petit selon les normes de l'époque – domaine à Vigna di Corte, sur la rive droite de la Licenza¹⁵. Horace y goûte une vie retirée, loin de la capitale et proche de la nature. Mais il n'aime pas la nature artificielle d'un jardin ou d'une exploitation agricole à la manière d'un Caton l'Ancien (234-149) dans le traité *De Agricultura*, ou d'un Columelle (premier siècle de notre ère) dans *De Re rustica*.

Contrairement à ses contemporains, Horace apprécie la nature sauvage, ni cultivée ni domestiquée. Il admire la montagne, le mont Soracte¹⁶ :

*Vides ut alta stet nive candidum
Soracte [...]*

« Tu vois comme le mont Soracte se dresse blanc de neige profonde » (I, IX, v. 1-2).



Ill. 3

¹⁴ *Si hortum in bibliotheca habes, deerit nihil*, Cicéron à Varron, *Ad Familiares*, JATA, *Travaux et documents*, n° 48, septembre 2005, p. 41.

¹⁵ S'y trouve de nos jours la petite ville de Molinara.

¹⁶ Mont Oresto, 691 mètres d'altitude, à 37 kilomètres au nord de Rome ; il portait à son sommet un temple dédié à Apollon. Il fut peint à de multiples reprises par Corot en 1826-1827.

Il évoque *nivalis Haemoniae*, « la neigeuse Hémonie », ancien nom de la Thessalie, terre sauvage et magique s'il en fut (I, XXXVII, v. 19-20), il évoque *nive candidam Thracen*, « la Thrace étincelante de neige » (III, XXV, v. 10-11).

L'évocation de l'hiver est fréquente dans les *Odes* car le poète est séduit par cette saison, redoutée par autrui. Chez Properce (50-15) par exemple l'hiver est effrayant :

Tunc igitur demens, nec te mea cura moratur ?

An tibi sum gelida vilior Illyria ?

[...]

Tu pedibus teneris positas fulcire pruinas,

tu potes insolitas, Cynthia, ferre nives ?

« Es-tu donc folle, et le souci de moi ne t'arrête-t-il pas ? Est-ce que pour toi je vaudrais moins que l'Illyrie glacée ? [...] Toi tu marqueras les gelées du sol de tes pieds tendres, toi tu pourras supporter des neiges dont tu n'as pas l'habitude, Cynthia ? » (*Élégies*, I, VIII, v. 1-2, 7-8).

Chez le poète épicurien Lucrèce (94-50) l'hiver constitue un obstacle à l'agriculture : *adsiduus geli casus*, « la chute permanente du gel » (V, 205), *geli multus fragor atque ruina grandinis*, « la cassure du gel et la chute de la grêle » (VI, v. 156-157).

Chez Horace l'hiver excite une sensibilité extrême aux sensations visuelles et tactiles. La couleur blanche est celle de la neige *nivis atque dirae grandinis*, « de la neige et de la pénible gelée » (I, II, v. 1-2), et celle des gelées, *prata canis albicant pruinis*, « les prés blanchissent par les gelées blanches » (I, IV, v. 4). La neige crée un décor indompté, sauvage (I, IX, § 1), l'hiver « fait geler les neiges tombées », *positas ut glaciēt nives* (III, X, v. 7). Le jardin de la *villa* ne peut résister au froid, *frigus*, aux violents vents hivernaux qui secouent *nemus inter pulchra satum tecta* [...], « le bois planté au milieu des toits » (III, X, v. 5-6).

Les sensations tactiles, pour inconfortables qu'elles soient dans un premier temps, ne sont pas désagréables : *acris hiems*, « l'hiver piquant », (I, IV, v. 1), *geluque* [...] *acuto*, « le gel aigu » « la poignante gelée » selon l'expression de Ronsard¹⁷ (I, IX, v. 3-4).

Horace souligne le caractère figé de la nature en hiver : en Italie les rivières « se sont arrêtées », *flumina constiterint* (I, IX, v. 4), en Arménie le fleuve Niphathès est gelé, *rigidum* (II, IX, v. 20) ; « La glace se tient figée » de longs mois, *stat glaciēs iners* (II, IX, v. 5). Le cycle des saisons est bien attesté dans les *Odes*, notamment dans l'Ode VII du Livre IV, qui s'ouvre sur le verbe récurrent *fugere*, ici préfixé : *diffugere nives*, « les neiges ont fui », repris par *frigora*, concrétisé par le pluriel (v. 9) et par *bruma* [...] *iners* au sens de solstice d'hiver¹⁸. L'hiver fige le

¹⁷ *Amours de Cassandre*, poème LIX, v. 2.

¹⁸ Sur le sens de *bruma* voir édition des Belles-Lettres, note 61, p. 295.

cours des êtres vivants : bêtes confinées dans l'étable, hommes serrés au coin du feu, plantes et animaux en souffrance (I, IV).

Je formulerais l'hypothèse que ces images générées par cette acuité sensorielle ne sont pas sans rapport avec les peurs personnelles d'Horace. Or ces peurs sont-elles compatibles avec les préceptes épicuriens, alors que l'on rattache généralement notre poète à ce courant philosophique ?

CONCLUSION

Dans la *Satire* III¹⁹, qui dépeint les défauts et travers des hommes, Horace recopie un long passage du *De rerum natura* ; il s'agit des vers sur l'origine de l'espèce humaine, sur l'organisation des groupes humains et sur l'apparition des lois et des interdits²⁰.

Dans les *Odes*, Horace prône le retrait de la vie politique et de la vie urbaine, la modestie des biens matériels ; l'hédonisme demeure modéré : boire du bon vin – mais le gérondif en guise d'injonction : *Nunc est bibendum*, « maintenant il faut boire » n'est pas si gai que ça (I, XXXVII, v. 1). L'amitié est une valeur fondamentale ; l'amour-passion est absent. Le terme fondamental de Lucrèce, *voluptas*, est absent des *Odes*. Ces choix peuvent être rattachés, assez lâchement et sans revendication conceptuelle, à l'épicurisme. La connaissance de l'avenir personnel, de la durée de notre vie, est un désir prudemment mais difficilement tenu à distance : *Immortalia ne speres*, « n'espère pas de choses immortelles », (IV, VII, v. 7, voir aussi I, IV, v. 15, I, XI et IV, VII, v. 17-18). La divinité, qu'elle s'appelle Jupiter ou « dieux d'en haut », *superi*, décide du destin de chacun. La perte et la destruction de tout ce qu'un homme ambitieux a voulu construire et a obtenu, prennent le nom d'« hivers hideux », *informes hiemes* au sein d'une métaphore filée de la nature (mer, montagnes, forêts) (II, X, v. 15). La beauté et le charme du blanc se dégradent en pâleur malade et effrayante : *Pallida Mors*, « la mort pâle » ou « qui fait pâlir » (I, IV, v. 13).

Épicure affirme la désagrégation totale de l'être puisque l'être est entièrement, corps et âme, matériel²¹. Cette pensée est présentée par Horace dans l'*Ode* VII du Livre IV, un poème qui offre plusieurs particularités, notamment au niveau formel²² ; *pulvis et umbra sumus*, « nous sommes poussière et ombre » (IV, VII, v. 16)²³ ne constitue nullement une consolation pour Horace.

La dégradation physique et l'effacement de la mémoire des hommes demeurent dans les *Odes* des obsessions qui démontrent que ni la sagesse ni la philosophie ne sauraient suffire à nous soulager de notre finitude.

¹⁹ Datant probablement de 31.

²⁰ *De rerum natura*, V, v. 925-1160.

²¹ *Lettre à Ménécée*, § 126-127.

²² Voir édition des Belles-Lettres, note VII, p. 294.

²³ Ces mots font écho au Chant VI de l'*Énéide*, la fameuse *nekuia*.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie primaire

- Hésiode, *Les Travaux et les jours*, Paris, Les Belles-Lettres/CUF, 1964.
 Homère, *Illiade*, Paris, Les Belles-Lettres, Classiques en poche, bilingue, 2002.
 Horace, *Odes*, Paris, Les Belles-Lettres, Classiques en poche, bilingue, 2012.
 Lucrèce, *De rerum natura*. Paris, Les Belles-Lettres/CUF, 1972.
 Pline l'Ancien, *Histoire Naturelle*, XXXV, *La peinture*, Paris, Les Belles-Lettres, Classiques en poche, bilingue, 1997.
 Propertius, *Élégies*, Paris, Les Belles-Lettres/CUF, 1970.

Bibliographie critique

- Grimal, P., *Horace*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1958.
 —, *Le Lyrisme à Rome*, Paris, PUF, 1978.
 Martin R., Gaillard J., *Les Genres littéraires à Rome*, Paris, Nathan-Scodel, 1990.
 Pastoureau, M., *Dictionnaire des couleurs de notre temps, Symbolique et société*, Paris, Bonneton, 1999.
 —, *Le petit livre des couleurs de notre temps*, Paris, Éditions du Panama/Essai, 2005.
 Perret, J., *Horace*, Paris, Hatier, coll. « Connaissance des lettres », 1959.
 Rich, A., *Dictionnaire des Antiquités romaines et grecques*, Paris, Henri Veyrier, 1987 (première traduction en français : 1861).
 Zehnacker H., Fredouille J.-C., *Littérature latine*, Paris, PUF, 1993.

Articles

- Brouillard, M., « Les couleurs dans la poésie latine au premier siècle avant J.-C. », www.paris-sorbonne.fr/MG/pdf/MBrouillard.pdf et *De Lingua latina*, n° 9, www.compitum.fr/publications/7206-de-lingua-latino-no-9-varia.
 Delisle, R., « L'esthétique romaine antique », <https://www.portique.net/spip.php>.
 Grand-Clément, A., « Les marbres antiques retrouvent des couleurs : apport des recherches récentes et débats en cours », *Anabases*, 10/2009, p. 243-250, en ligne <http://anabases.revues.org/721>.
 Perrin, M., « Regards croisés sur la couleur, de l'Antiquité au Moyen Age autour de quelques notes de lecture », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, juin 2001, p. 153-170, <https://www.persee.fr/doc/bude>.
 Pastoureau, M., « Le blanc, partout il dit la pureté et l'innocence », *L'Express*, https://www.lexpress.fr/culture/livre/3-le-blanc_partout_il_dit_la_purete_et_l_innocence, paru le 19/7/2004.
 « Tissus romains », www.bmi-gueret.fr/images/stories/couleurs_mai_2003, www.reconstitution-romaine.com.